LES PETITS MONTAGNARDS;

OPÉRA-BOUFFON.

EN TROIS ACTES, EN PROSE,

MÊLÉ D'ARIETTES,

Paroles du Citoyen ARISTIDE VALCOUR;

Musique du Citoyen FOIGNET.

Représenté pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre de la Cité-Variétés, le 28 Nivôse, l'an deuxième de la République Française, une & indivisible.

Prix, 35 sols.



A PARIS,
De l'Imprimerie de CAILLEAU, rue Gallande, N.° 50, 1794, *vieux style.*

L'an second de l'Ere Republicaine.

PERSONNAGES.

LE JUGE DE PAIX de Sauzet-le-Froid.
GERVAIS.
THÉODINE.
PETIT-JACQUES.
GEORGETTE.
DAME JEANNE.
ROSAMBEL.
Cinq VOLEURS.
L'AUBERGISTE.
SA FEMME.
DUBOIS, homme de confiance, attaché à Rosambel.
Trois autres HOMMES attachés à Rosambel, Personnages muets.
GENDARMES.

La Scène est à Sauzet aux premier & troisième Acte, & à cinq lieues plus loin au deuxième.



LES PETITS MONTAGNARDS.



ACTE I.

Le Théâtre représente la montagne volcanique, nommée le Puy de Montagnard.
Au pied de ce Puy est le buron ou chaumière de Gervais.



SCÈNE PREMIÈRE.

PETIT-JACQUES, *seul*; GEORGETTE *dans la maison.*

DUO.

PETIT-JACQUES.	GEORGETTE.
GEORGETTE! Georgette!	Eh bien! quoi donc?
Il fait grand jour.	Eh bien! quoi donc?
Il fait grand jour.	. . . .
Déjà l'aurore est de retour.	. . . .
Viens donc!	Attends.
Viens donc!	Attends.

Viens, ma Georgette;	Que j'arrange ma collerette.
Viens donc!	Attends.
Viens donc!	Attends.
Il fait grand jour;	. . . .
Déjà l'aurore est de retour,	. . . .
Déja l'aurore est de retour.	Je vais l'admirer à mon tour.

PETIT-JACQUES.

De la tourterelle,
Du ramier fidèle,
J'entends les accens,
Les roucoulemens.
Comme il fait beau! Viens, ma Georgette.
Georgette! Georgette!

PETIT-JACQUES.	GEORGETTE; *elle arrive.*
Viens donc! viens donc! il fait grand jour.	Eh bien!
	. . . .
Déjà l'aurore est de retour.	C'est q'j'arrangeois ma collerette.
Déjà l'aurore est de retour.	Je vais l'admirer à mon tour.
Depuis deux heures que j'appelle;	. . . .
Voyez un peu le grand effort!	Mais pourquoi donc crier si fort?
Depuis deux heures que j'appelle;	Toujours tu me cherches querelle!
Voyez un peu le grand effort!	Mais pourquoi donc crier si fort?
Et puis j'ai tort quand je querelle.	Toujours quelque scène nouvelle!
Oh! oui! j'ai tort,	Mon frère a tort;
Et très-grand tort.	Oui, très-grand tort.

SCÈNE II.

PETIT-JACQUES, GEORGETTE.

PETIT-JACQUES.

Surement; depuis deux heures que note père est sorti!...

GEORGETTE, *avec intérêt.*

Il eſt ſorti, frère Jacques! où donc eſt-il allé?

PETIT-JACQUES.

Je ne ſçais pas. Il eſt parti avant le jour.

GEORGETTE.

Mon ami; il me fait bien de la peine, not' pauvre père! i' ne dort pas. Toute la nuit i' n'fait q'ſoupirer.

PETIT-JACQUES.

C'eſt qu'il a du chagrin, ſœur. Nous ſommes ſi pauvres!

GEORGETTE.

Pauvres! oh! ce n'eſt pas ça; c'eſt la perte de ma mère Théodine qui l'afflige.

PETIT-JACQUES.

Il a bien raiſon.

GEORGETTE.

Surement! nous qui ne l'avons pas connue, je la pleurons encore tous les jours.

PETIT-JACQUES.

Dis donc, ſœur Georgette, ſçais-tu ce qu'i' faut faire pour conſoler not' papa? Faut redoubler d'amitié pour lui, l'embraſſer ben fort & lui chanter des petites chanſons qui le faſſent rire.

GEORGETTE.

Tu as raiſon, frère Jacques; je lui chanterai celle que j'ai appriſe à Sauzet, chez ſte Citoyenne où j'ai été porter des fromages.

PETIT-JACQUES.

Oh! nous la chanterons à nous deux.

GEORGETTE.

A la bonne heure.

PETIT-JACQUES.

AIR.

IL était une pauvre fille
Qui gémiſſait
De voir que ſa roſe gentille
Dépériſſait !
De ſon jardin la plus jolie,
Déjà las ! elle était flétrie !

Livrée au plus cuiſant chagrin,
Son cœur eſt à la gêne :
Elle pleure ſoir & matin
Sa peine.....
Qu'elle aimât, qu'elle n'aimât pas,
L'hiſtoire ne le dit pas.

ENSEMBLE.

Qu'elle aimât, qu'elle n'aimât pas,
L'hiſtoire ne le dit pas.

GEORGETTE.

IL était un pauvre jeune homme
Qui languiſſait !
Nul plus que lui, de Londre à Rome,
Ne gémiſſait !
Il éprouvait certain martyre :
La cauſe ? il ne pouvait la dire !..
A l'approche du doux printemps,
Trouble ſecret l'agite :
Son cœur, en comptant dix-huit ans,
Palpite.
Qui cauſait donc ſon embarras ?...
L'hiſtoire ne le dit pas.

ENSEMBLE.

Qui causait donc son embarras ?...
L'histoire ne le dit pas.

PETIT-JACQUES.

UN jour il rencontra la belle
Qui gémissait !

GEORGETTE.

Elle avait cette fleur nouvelle
Dans son corset....

PETIT-JACQUES.

DE vos tourmens quelle est la cause ?
Je devine : c'est votre rose.
Elle se meurt : mais j'ai tout prêt
Un moyen qui, peut être,
Vous la fera, par un secret,
Renaître !...

GEORGETTE.

Ce secret qu'il ne nomma pas...
L'histoire ne le dit pas.

ENSEMBLE.

Ce secret qu'il ne nomma pas...
L'histoire ne le dit pas.

PETIT-JACQUES.

Il prit donc la rose gentille
Qui languissait ;

GEORGETTE.

Ce qu'il y fit, calma la fille
Qui gémissait.

PETIT-JACQUES.

Depuis ce temps, la Jouvencelle
Ne quitte plus l'ami fidèle.

GEORGETTE.

Son jeune cœur plus ne gémit,
Plus n'éprouve d'allarmes ;

PETIT-JACQUES.

Aucun nuage n'obſcurcit
Ses charmes !

GEORGETTE.

Qui lui rend donc tous ſes appas ?....
L'hiſtoire ne le dit pas.

ENSEMBLE.

Qui lui rend donc tous ſes appas ?....
L'hiſtoire ne le dit pas.

SCÈNE III.

LES MÊMES, GERVAIS, LE JUGE DE PAIX.

LES ENFANS, *courant à leur père.*

AH ! v'là mon papa ! v'là mon papa !... & le Citoyen Juge de paix.

(*Ils s'arrêtent, ſaluent le Juge de Paix, & ſautent au col de leur père.*)

Bon jour, mon papa !

GERVAIS, *les embraſſant avec tendreſſe.*

Bon jour, mes enfans.

GEORGETTE.

Papa ! tu es prêt à pleurer ! Eſt-ce que tu as encore du chagrin ?

PETIT-JACQUES.

Veux-tu que nous te chantions une petite chanſon, ſœur Georgette & moi, pour t'égayer ?

GERVAIS.

Non, mes enfans ; rentrez dans le buron. J'ai befoin d'être feul un moment avec le Citoyen.

LE JUGE DE PAIX.

Ecoutez, mes enfans, allez vous-en chez moi, Dame Jeanne vous donnera à déjeûner.

PETIT-JACQUES.

Nous y allons, Citoyen. Oh! c'eft une ben brave Gouvernante ; auffi nous l'aimons ben Dame Jeanne.

GEORGETTE, *faifant la révérence.*

Et toi auffi, Citoyen.

GERVAIS.

Allez, mes enfans, allez.

TOUS DEUX.

Oui, mon papa. Oh! nous ne ferons pas long-temps. (*Ils fortent.*)

SCÈNE IV.

LE JUGE DE PAIX, GERVAIS.

LE JUGE DE PAIX.

COMBIEN ils font intéreffans!

GERVAIS.

Hélas! ils étaient nés pour un fort plus heureux. Je te l'ai déjà dit, Citoyen ; je n'ai pas toujours habité ces montagnes. Né à Clermont, j'y jouiffais d'une honnête aifance. Théodine... une époufe chérie, me fut enlevée... Un féducteur l'arracha à ma tendreffe, & depuis près de dix ans, je n'en ai eu aucune nouvelle. J'effuyai, prefque dans le même temps, une banqueroute. qui me ruina. Ayant tout perdu, je vendis le peu qui me reftait. Je quittai le

nom de Solanges que je portais ; je changeai même celui de mes enfans. (Georgette portait le nom de ſa mère.) Je me refugiai dans cette vallée où je vis ignoré ; mais où le ſouvenir d'une épouſe.... innocente, peut-être, vient à chaque inſtant déchirer mon cœur. Un ſeul moment a pu faire trêve à ma douleur ; c'eſt celui où ma Patrie eſt devenue libre, où mes concitoyens ont commencé à reſpirer ſous le règne des loix & de l'égalité.

LE JUGE DE PAIX.

Je ſens vivement tes peines, homme infortuné ! Je partage ta douleur ; mais il eſt un terme à tout, & tu dois faire un effort ſur toi-même. Quel être ſur la terre n'a pas connu le malheur ? Le ciel t'a laiſſé une bien douce conſolation ! Vis pour des enfans qui t'aiment & qui méritent toute ta tendreſſe.

AIR.

RESTE tranquille en ce ſéjour ;
Le jour renaît après la nuit obſcure :
Le ſourire de la nature
Doit eſſuyer les larmes de l'amour.

APRÈS dix ans d'une douleur amère,
Gervais coulant des jours plus doux,
Doit oublier qu'il fut époux
Pour ſe ſouvenir qu'il eſt père.

RESTE tranquille en ce ſéjour, &c.

GERVAIS.

Eh ! mon ami ! c'eſt là préciſément ce qui redouble mon chagrin. Je ſuis forcé de me ſéparer de ces enfans qui faiſaient ma ſeule conſolation ſur la terre.

LE JUGE DE PAIX.

De t'en ſéparer !

GERVAIS.

Juge de ma ſituation. En arrivant ici, je n'étais pas aſſez riche pour acheter des troupeaux. J'employai le peu qui me reſtait à ſoigner ceux des autres. Je pris à bail le pacage du Puy de Monteynard. Le peu que je retirais de mon travail, & ce champ, cultivé par mes ſoins, ſuffiſait à peine pour ma nourriture & celle de mes enfans. Ils grandiſſent; les beſoins s'accroiſſent & le produit n'augmente pas. Pour achever de m'accabler, la mortalité s'eſt miſe ſur mes troupeaux. Je ſuis ruiné une ſeconde fois; je ne puis plus nourrir mes malheureux enfans; &, à l'exemple des autres habitans de ces contrées, je me vois obligé de les envoyer exciter la ſenſibilité pour leur procurer l'exiſtence.

LE JUGE DE PAIX *lui prenant la main.*

Homme reſpectable & malheureux! ſi j'étais dans l'opulence, bientôt tu connaîtrais le bonheur. Mais je ſuis pauvre; tu le ſçais, & quelquefois je ſuis forcé de me priver du néceſſaire pour venir au ſecours de mes malheureux concitoyens.

GERVAIS.

Je ſçais que lorſque nous t'avons nommé notre Juge de Paix, nous avons choiſi, non le plus riche, mais le plus vertueux du canton. La ſeule grace que j'exige de toi, c'eſt d'apprendre à mes enfans à quoi les réduit le malheur. Je n'aurai jamais la force de leur annoncer....

LE JUGE DE PAIX.

Quoi! tu exiges?....

GERVAIS.

Je t'en conjure.

DUO.

LE JUGE DE PAIX.	GERVAIS.
QUEL terrible ministère !	Ne refuse pas un père !
Moi, dans leur sein porter la mort !	Il faut qu'ils subissent leur sort.
Cette image me désespère.	Cette image me désespère.
Pauvres enfans ! quel triste sort !	Elle me donnera la mort.
Seuls, sans appui, dans l'indigence,	. . . .
Tristes, errans, abandonnés.	. . . .
Pauvres enfans !... ô Providence !	O mes enfans !... ô Providence !
Veille sur ces infortunés.	Veille sur ces infortunés.
Quel terrible ministère !	Ne refuse pas un père !
Quel terrible, &c.	Ne refuse pas, &c.

GERVAIS.

Tandis que tu rempliras ce devoir pénible, je m'éloignerai ; je t'avoue que je n'ai pas le courage...

SCÈNE V.

LES MÊMES, Dame JEANNE, GEORGETTE, PETIT-JACQUES.

Dame JEANNE.

EH ben ! i' n'est pas perdu, vot' père. T'nez, le v'là avec le Citoyen Candor. Ces petits marmots ! Dame ! c'est que c'est genti à croquer !

PETIT-JACQUES, *avec intérêt.*

Eh ben ! tu as encore du chagrin ?

GEORGETTE.

Citoyen, dis donc à mon papa qu'il ne se chagine pas comme ça ; ça nous fait pleurer aussi, nous.

GERVAIS.

Embrassez-moi, mes enfans.

PETIT-JACQUES.

Je sçais bien ce qui te fait pleurer comme ça :

mais ne t'inquiette pas, vas. Quand nous ferons plus grands, nous irons la chercher nous deux Georgette. N'est-ce pas, ma sœur ?

GEORGETTE.

Oh! oui, frère Jacques, nous irons.

GERVAIS, *à part.*

Pauvres enfans ! s'ils soupçonnaient !..... (*Haut.*) Et où iriez-vous, mes amis?

GEORGETTE.

Dame! quelque part dans le monde.

GERVAIS.

Et !... vous quitterez donc votre vieux père ?

PETIT-JACQUES, *vivement.*

Nenni dà ; nous t'emmènerons avec nous.

GERVAIS.

Mais si je ne puis plus marcher ?

TOUS DEUX, *avec feu.*

Eh bien! nous te porterons.

Dame JEANNE, *à Georgette.*

Pauvres petits ! comme c'est ben dit! embrasse-moi, mon petit ange.

GERVAIS.

Cessez, mes enfans, cessez. Votre bon cœur, votre tendresse... tout cela me fait trop de mal. J'ai affaire chez Pierre Luc ; pendant ce temps, le Juge de Paix vous instruira....

LE JUGE DE PAIX.

Oui, mes petits amis ; attendez-moi ici : j'ai deux mots à dire encore à votre père, & je reviens dans l'instant.

TOUS DEUX.

Et toi, papa ?

GERVAIS.

Et moi !... je ne tarderai pas, mes amis.
(*Il sort avec le Juge de Paix.*)

SCÈNE VI.

Dame JEANNE, GEORGETTE, PETIT-JACQUES.

GEORGETTE.

FRÈRE Jacques, qué-qui veut donc nous dire, le Citoyen Candor ?

PETIT-JACQUES.

Dame! je n'en ſçais rien, ſœur.

GEORGETTE.

Ni moi non plus : mais je ſuis toute tremblante.

Dame JEANNE.

Eh! que vous êtes donc nigauts, m'zenfans, d'avoir des peurs coumme ça ! Si le Citoyen a quelque choſe à vous dire, c'eſt pour vot' profit. Dame ! i' n'dit que d'bonnes choſes, lui, not' Juge de Paix.

PETIT-JACQUES.

Eh ! vous ne ſçavez pas ce qui nous veut ?

Dame JEANNE.

Par ma fine non. I' veut p'tête vous r'comman-der d'aimer ben vote père.

GEORGETTE.

Eſt ce qu'il eſt beſoin de recommander ça ?

PETIT-JACQUES.

Eſt-ce que not' cœur n'eſt pas là qui nous le dit tous les jours ?

Dame JEANNE.

De ne jamais l'abandonner.

TOUS DEUX.

Oh ! jamais.

Dame JEANNE.

D'ête toujours ben laborieux.

TOUS DEUX.

Oh! oui.

Dame JEANNE.

Ben ſages.

TOUS DEUX.

Sûrement.

Dame JEANNE.

De ben aimer la République.

GEORGETTE.

Oh! nous faiſons tous les jours des vœux pour qu'elle triomphe des méchans.

PETIT-JACQUES.

Quand nous apprenons quelque bonne nouvelle, nous ne ſommes pas des derniers à crier : Vive la Nation! Vive la Nation!

Dame JEANNE.

Toi, Georgette, de ne jamais badiner avec les garçons.

GEORGETTE.

Oh! je ne badine qu'avec frère Jacques.

Dame JEANNE.

Dame! c'eſt que v'là q't'as paſſé treize ans.

GEORGETTE.

Oui; ils ſont ſonnés.

Dame JEANNE.

Et c'eſt dangereux de badiner avec les garçons.

GEORGETTE.

Dangereux! pourquoi donc ça?

Dame JEANNE.

Ah! pourquoi? parce que... Tiens, acoute-moi, m'nenfant.

AIR.

FILLETTE eſt une ſouris ;
Le chat eſt là qui la guette. (*bis.*)
Voyez le fin Miſtigris,
Comme il guette
La pauvrette !
Tapis près de ſa cachette, (*bis.*)
Il vous guette
La pauvrette (*bis.*)
Et puis, crac ! autant de pris !
Tapis près de ſa cachette,
Voyez le fin Miſtigris ;
Il vous guette
La pauvrette,
Et puis, crac ! autant de pris !
Tapis près de ſa cachette,
Il vous guette
La pauvrette,
La pauvrette,
L'indiſcrette ;
Et puis, crac ! autant de pris ! (*ter.*)

PARCE qu'on a quatorze ans,
Qu'on entre dans ſon printemps,
Qu'on ſe trouve un peu gentille,
On veut avoir des galans ;
On veut ceſſer d'être fille ;
On veut avoir des galans :
Mais, ſouviens-t'en bien, Georgette ;
La ſouris, c'eſt la fillette ;
Oui, oui, rien n'eſt plus certain ;
La ſouris, c'eſt la fillette,

Le diable eſt l'chat qui la guette,
Et le diable eſt bien malin ;
Oh ! bien malin. (*bis.*)

FILLETTE eſt une ſouris, &c.

GEORGETTE.

Frère Jacques ! ſçais-tu ce que tout ça veut dire?

PETIT-JACQUES.

Non dà, ſœur Georgette, & toi ?

GEORGETTE.

Ni moi non plus.

Dame JEANNE.

Ah ! v'là le Citoyen de retour.

SCÈNE VII.

LES MÊMES ; LE JUGE DE PAIX.

LE JUGE DE PAIX.

DAME Jeanne, j'ai beſoin d'être ſeul avec ces enfans ; laiſſe-nous.

Dame JEANNE.

Ben volontiers, Citoyen. Sans adieu, mes petits amis ; écoutez ben not' Juge de Paix : entendez-vous, m'zenfans ?

(*Elle ſort.*)

LE JUGE DE PAIX.

Approchez-vous, mes enfans ; ce que j'ai à vous dire doit vivement vous intéreſſer. Vous aimez bien votre père, n'eſt-ce pas ?

TOUS DEUX.

Si nous l'aimons ! oh ! oui, Citoyen.

LE JUGE DE PAIX.

Une douleur profonde le conduit lentement au tombeau.

TOUS DEUX, *levant les mains au ciel.*

O mon Dieu! sauve les jours de notre père!

LE JUGE DE PAIX, *vivement.*

Il dépend de vous, peut-être, de le rendre à la vie.

TOUS DEUX.

De nous?

PETIT-JACQUES.

Eh! que faut-il faire? parle, Citoyen.

GEORGETTE, *lui baisant les mains.*

Oh! oui parle; nous sommes prêts....

LE JUGE DE PAIX.

Un séducteur, nommé Rosambel, enleva, il y a dix ans, votre mère Théodine. Ce n'est qu'à Paris, en y faisant des recherches, qu'on pourrait en avoir des nouvelles....

PETIT-JACQUES.

Eh bien! nous partirons avec mon père....

LE JUGE DE PAIX.

Sa vieillesse, ses infirmités ne lui permettent pas de vous accompagner. Il faut que vous partiez tous deux seuls.

PETIT-JACQUES.

Seuls! ah! Citoyen! quitter notre pauvre père! Non; je n'en aurai jamais le courage.

GEORGETTE.

Ni moi non plus. Lui qui nous aime tant! (*Le ciel s'obscurcit.*)

LE JUGE DE PAIX.

Voudriez-vous sacrifier la tranquillité, la vie de votre père à la crainte que vous inspirent quelques mois d'absence?...

PETIT-JACQUES.

Oh! si nous étions sûrs de retrouver notre mère !...

LE JUGE DE PAIX.

Vous pouvez l'espérer, mes enfans. Le ciel guidera vos pas.

GEORGETTE.

Oh! ça sera, frère Jacques, puisque le Citoyen le dit.

LE JUGE DE PAIX.

Votre père n'est point assez riche pour faire les frais du voyage.

PETIT-JACQUES.

Oh! non; qu'il conserve le peu qu'il a! Nous sommes jeunes, nous; nous en gagnerons.

LE JUGE DE PAIX.

Mes enfans! je voudrais être dans l'opulence: mais entouré de pauvres, je le suis moi-même. Tenez, mes amis, voilà un écu de six francs; c'est le denier de la veuve & de l'orphelin; c'est le seul que je possède. Je l'ai destiné au plus malheureux; c'est à vous qu'il est dû.

LES ENFANS, *lui baisant les mains.*

Oh! not' bienfaiteur!

LE JUGE DE PAIX.

Il pourvoira à vos premiers besoins; ensuite, par vos chants, vos petites danses, vous intéresserez les âmes sensibles.

GEORGETTE.

Sûrement; nous chanterons la Montagnarde. N'est ce pas, frère Jacques?

PETIT-JACQUES, *le cœur gros.*

Oui... nous chanterons... nous danserons... comme si nous étions bien joyeux.

LE JUGE DE PAIX.

Un orage se prépare; rentrez dans le buron,

mes enfans... Vous me promettez d'aller à Paris?

TOUS DEUX, *presque pleurant.*

Oui, Citoyen.

LE JUGE DE PAIX.

Promettez-moi, de plus, que vous cacherez une partie du chagrin que vous ressentez de vous séparer de votre pere. Il faut ménager sa sensibilité.

GEORGETTE, *souriant & s'essuyant les yeux.*

Oh! nous ne pleurerons pas.

LE JUGE DE PAIX.

L'orage approche; rentrez, mes enfans, rentrez; je vous reverrai tantôt.

GEORGETTE & PETIT-JACQUES, *saluant le Juge de Paix, fort coup de tonnerre.*

Ben obligé, Citoyen.

SCÈNE VIII.

PETIT-JACQUES, GEORGETTE.

PETIT-JACQUES.

AH! sœur! entends tu comme il tonne?

GEORGETTE.

Et papa, qu'est à plus d'un quart de lieue d'ici! s'il est en route à présent!

PETIT-JACQUES.

Ecoute, sœur, rentre dans le buron; moi, je vais tâcher de découvrir si je ne l'apperçois pas.

GEORGETTE, *le retenant.*

Quoi! tu vas me laisser toute seule, frère Jacques!.. (*Coup de tonnerre qui les effraie.*) Oh! j'aurai trop peur d'abord.

PETIT-JACQUES.

Mais je ne m'éloignerai pas, Georgette; c'est pour voir si not' père revient.

GEORGETTE.

Eh bien! vas donc; je t'attends ici.

PETIT-JACQUES, *s'éloignant.*

Non, rentre; il va p'euvoir tout plein. (*Il gravit la montagne.*)

GEORGETTE.

AIR.

HÉLAS! contre nous tout conspire;
Les éléments sont déchaînés!...

(*Coup de tonnerre violent.*)

Je succombe!... Ma voix expire...
Dieu! sauve deux infortunés!

(*Pendant la ritournelle, elle parcourt le Théâtre. Violens coups de tonnerrre, éclairs, grêle, vent, &c.*)

DUO.

(*Un coup de tonnerre terrible fait tomber les enfans à genoux; l'un sur la montagne, l'autre dans la plaine.*)

PETIT-JACQUES, GEORGETTE.

DIEU de bonté, jette un regard propice
Sur deux infortunés tremblans!
Pour satisfaire à ta justice,
S'il faut qu'ici quelqu'un périsse,
Sauve mon père! écrase ses enfans!

(*Pendant la ritournelle, Petit-Jacques descend.*)

PETIT-JACQUES.	GEORGETTE.
O Dieu! ma sœur!...	Eh bien!... mon frere!
Entends-tu gronder le tonnerre?	. . . .
La foudre éclate avec fracas.	. . . .

Entends-tu gronder le tonnerre?
. . . .
La foudre éclate avec fracas.
. . . .
. . . .
Les éclairs sillonnent la nue ..
La foudre se brise en éclats...
Par-tout je vois l'image du trépas !
. . . .
. . . .
O Dieu protège notre père !
Que ta main l'arrache au trépas !

Rentrons, rentrons dans la chaumière.
La foudre éclate avec fracas...
. . . .
O Dieu ! préserve notre père...
Daigne l'arracher au trépas !
Je frémis !... tremblante, éperdue.
. . . .
Entends-tu gronder le tonnerre ?
La foudre se brise avec éclats.
. . . .
. . . .

ENSEMBLE.

O Dieu ! protège notre père !
Que ta main l'arrache au trépas !

(Dès le commencement du mineur, ils sont rentrés dans le buron, dont ils ont laissé la porte ouverte. Elle est disposée de manière que le spectateur voit tous leurs mouvemens. Un coup de tonnerre les fait retomber à genoux.)

ENSEMBLE.

Dieu de bonté ! jette un regard propice
Sur deux infortunés tremblans !
Mais pour appaiser ta justice,
S'il faut qu'ici quelqu'un périsse ;
Sauve mon père, écrase ses enfans !

(Le tonnerre tombe sur le buron, l'écrase ; les enfans tombent prosternés, sans mouvement. Gervais a paru sur la montagne ; il voit le buron écrasé, il descend avec précipitation.)

La toile tombe.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

Le Théâtre représente une autre chaîne de montagnes. Sur le devant, à la droite du spectateur, une auberge avec enseigne ; de l'autre, une grange couverte en chaume ; un petit berceau, sous lequel on peut s'asseoir. Il y a une table pour manger, d'un côté, & un petit bois.

Le jour commence à baisser.

SCÈNE PREMIÈRE.

Trois VOLEURS.

(*Ils arrivent à petit pas & avec précaution.*)

TRIO, à mi-voix.

Premier VOLEUR.

DOUCEMENT, doucement, mes amis ;
Craignons d'être surpris !

LES DEUX AUTRES.

Doucement, doucement, mes amis ;
Craignons d'être surpris !

Premier VOLEUR.

La nuit, la nuit s'avance....

Deuxième VOLEUR.

Observons en silence....

Troisième VOLEUR.

Dé à la nuit s'avance....

Premier VOLEUR.

Observons en silence,
De peur d'être surpris.

TOUS.

Observons, &c.
De peur, &c.

Premier VOLEUR.

La Rose avait raison.
Oui, voilà la maison!
D'autre côté, la grange....

LES DEUX AUTRES.

Il faut que l'on s'arrange....

Le premier VOLEUR.

Paix! paix! paix!... tous trois, mes amis.
Nous entrerons dans le logis....

(*La Rose & l'Orange entrent.*)

Il faut que l'on s'arrange;
Chargez-vous de la grange.

LA ROSE & L'ORANGE, *haut.*

Très-volontiers. (*bis.*)

Le premier VOLEUR.

Paix donc! paix donc! tout doux.

LA ROSE & L'ORANGE.

Oh! vous pouvez compter sur nous. (*ter.*)

Le premier VOLEUR.

Doucement! &c. (*La reprise.*)

Le premier VOLEUR.

Nous préparerons nos batteries; &, quand vous

aurez fait votre opération, nous profiterons du trouble, du désordre qui régnera dans la maison, pour emporter la pacotille.

Le deuxième VOLEUR.

C'est bien dit.

LA ROSE.

A propos, nous venions vous prévenir qu'à deux cents pas d'ici, il y a une voiture qui descend lentement la colline. Il n'y a personne dedans; un cocher & deux domestiques sont les seuls qui....

L'ORANGE.

Oui : mais ces gens-là sont armés jusqu'aux dents. Il eût été dangereux à nous de les attaquer.

Le premier VOLEUR.

Mes amis; n'entreprenons point tant de choses à-la-fois. Cette opération pourrait faire manquer celle de la nuit qui est sûre, & dans laquelle nous ne courons aucun risque... J'entends du bruit; éloignons-nous. Jettons-nous dans le petit bois, jusqu'à ce qu'il soit temps de reparoître.

TOUS.

Allons, allons.

Le premier VOLEUR.

Scht! scht! (*Ils s'éloignent à petits pas.*)

SCÈNE II.

ROSAMBEL, *en habit de voyage;*
L'HOTESSE.

(*Ils sortent de la maison, suivis d'un Citoyen attaché à Rosambel.*)

ROSAMBEL.

JE suis sensible à ton attention, Citoyenne; mais des affaires pressantes ne me permettent pas de rester plus long-temps.

L'HÔTESSE.

Je suis fâchée, Citoyen, que tu ne te décides pas à passer ici la nuit: car les chemins ne sont pas sûrs; il y a tant de voleurs ici dans les environs!...

ROSAMBEL, *montrant ses pistolets.*

Oh! nous avons de quoi leur en imposer. J'ai quatre hommes de confiance, aussi bien armés que moi, & je ne crains rien.

L'HÔTESSE.

Ce que j'en dis, Citoyen, n'est que par intérêt pour toi. Tu aurais pu partir de grand matin, & encore mieux accompagné; car nous avons ici des Gendarmes qui vont aussi du côté de Sauzet & qui partent à trois heures du matin. Ils se sont jettés sur un lit tout habillés; car il y a quatre à cinq jours que ces braves gens n'ont quitté la selle.

ROSAMBEL.

Dans toute autre circonstance, j'accepterais ton offre avec plaisir: mais il faut que je sois ce soir même à Sauzet. Il s'agit de réparer des malheurs que j'ai occasionnés, & une heure de retard est un siècle que je dérobe au repentir, à la justice, à l'humanité; ma voiture doit actuellement être au bas de la colline, & je vais la rejoindre par le sentier que tu m'as indiqué.

L'HÔTESSE.

Allons, Citoyen, bon voyage! J'espère que quand tu repasseras par ici...

ROSAMBEL.

Ce sera chez toi que je logerai. Oui, Citoyenne; au revoir.

L'HÔTE, *en dedans.*

Pertette!

L'HÔTESSE.

J'y vais, notre homme. Citoyens, je vous salue. *(Elle rentre.)*

ROSAMBEL, *à son homme de confiance.*

Vas toujours, mon ami; je te suis. (*L'homme de confiance sort.*)

SCÈNE III.

ROSAMBEL, *seul.*

DEPUIS que j'ai découvert la retraite de Solanges, il me tarde de réparer les malheurs dont je suis la cause involontaire. Théodine, m'a-t-on dit, cherche son époux; peut-être sont ils déjà réunis: mais je dois, pour leur bonheur mutuel, un témoignage éclatant des vertus de cette infortunée.

RÉCITATIF ET ARIETTE.

DEPUIS dix ans, ces malheureux soupirent
Après l'instant qui doit finir leurs maux;
Depuis dix ans, les remords me déchirent!
En les réunissant, trouvons quelque repos.
De deux enfans,
Intéressans,
De deux époux, d'un tendre père,
J'adoucirai les chagrins, la misère.
C'est par moi qu'ils sont malheureux,
Par moi qu'ils sont dans la détresse!
Le ciel me donna la richesse,
Et je la partage avec eux.
Oui; dans le transport qui m'anime;
Je vole assurer leur bonheur;
L'instant où l'on répare un crime,
Est le triomphe de l'honneur.

Dieu ! quel plaisir ! quelle volupté pure !
Je réunirai deux époux !
Entre l'Amour & la Nature
Ils couleront des jours plus doux.
Oui ; dans le transport qui m'anime,
Je vole assurer leur bonheur ;
L'instant où l'on répare un crime,
Est le triomphe de l'honneur.

(*Il sort.*)

SCÈNE IV.

PETIT-JACQUES, GEORGETTE.

PETIT-JACQUES.

ALLONS, sœur Georgette, allons à Paris implorer la pitié, la sensibilité des bons cœurs. Nous sauterons, nous danserons & nous chanterons gai coco.

AIR.

GEORGETTE.

O mon Dieu ! que le monde est grand !
Frère ! je suis déjà bien lasse !

PETIT-JACQUES.

Asseyons-nous à cette place,
Et reposons-nous un instant.

GEORGETTE.

Depuis le buron de mon père,
Q'nous avons vu tant de pays ;
Ah ! dis-moi, dis-moi donc, mon frère,
Sommes-nous ben loin de Paris ?

PETIT-JACQUES.

Oh ! oui ; Paris est tout là-bas,
Ben loin par-delà ces montagnes.
Vas, ma sœur ; nous n'y sommes pas :
Faut traverser tout plein d'campagnes.

TOUS DEUX.

O mon Dieu ! que le monde est grand !
O mon Dieu ! que le monde est grand !
Que le monde est grand ! (*bis.*)

PETIT-JACQUES.

Oh bon ! demain il n'y paraîtra pas. La nuit raccommodera tout ça. Faut entrer dans st'auberge ci ; aussi-bien, on n'y voit bientôt plus clair. J'ai faim ; nous souperons, & nous nous coucherons.

GEORGETTE.

Ah ! mais, frère Jacques, ça coûte d'l'argent, les auberges ; nous ne sommes pas riches : nous n'avons que l'écu de six francs du Juge de Paix.

PETIT-JACQUES ; *il tire l'ecu & le baise.*

Tu as raison, sœur ; ça m'fait ben de la peine de dépenser cet écu-là. Oh ! si j'étais riche, je voudrais le garder toute ma vie.

GEORGETTE, *essuyant ses yeux.*

Frère Jacques !

PETIT-JACQUES.

Georgette !

GEORGETTE.

Il me vient une idee.

PETIT-JACQUES.

Quoi donc !

GEORGETTE.

Si nous ne soupions pas !

PETIT-JACQUES.

Tu as raison, sœur ; ne soupons pas.

GEORGETTE.

Oh! mais tu viens de dire que tu avais faim.

PETIT-JACQUES.

Oh! point du tout. Ça s'est passé tout de suite. Je n'ai plus d'appétit.

GEORGETTE.

Mais faudra toujours le dépenser demain.

PETIT-JACQUES.

C'est égal. Je l'aurons encore toute la nuit.

SCÈNE V.

LES MÊMES, *sous le berceau.* THÉODINE.

(*Théodine est pâle, échevelée, éplorée & accablée de lassitude.*)

THÉODINE.

AIR.

DÉJA de son voile sombre
La nuit couvre ces côteaux;
A la faveur de son ombre,
Où goûter quelque repos?

(*Elle s'avance; pendant ce temps, les enfans qui l'avoient écoutée avec intérêt, chantent à mi-voix.*)

PETIT-JACQUES.

Ma sœur!

GEORGETTE.

Mon frère!

PETIT-JACQUES.

Elle s'avance par ici.

GEORGETTE.

A l'aspect de cette étrangère,
Le cœur me bat.

PETIT-JACQUES.

Le mien aussi.

TOUS DEUX.

A l'aspect de cette étrangère,
Pourquoi mon cœur bat-il ainsi? (*bis.*)

THÉODINE.

Infortunée! (*bis.*)

LES ENFANS.

Paix! écoutons.

THÉODINE.

Quelle est ma destinée!
Ma destinée!
Quand cesseront les pleurs que je répands?

LES ENFANS.

Les pleurs!...

THÉODINE.

Marchons!... la lassitude,
L'inquiétude
Suspend mes pas tremblans.

LES ENFANS.

O mon Dieu! quelle destinée!
Peut-être, cette infortunée
A perdu ses enfans.

LES ENFANS.

Peut-être, &c.

THÉODINE.

Marchons!... &c.

LES ENFANS, THÉODINE.

Déjà de son voile sombre
La nuit couvre ces côteaux.

En proie au chagrin le plus sombre ;
Elle succombe à ses maux.
A la faveur de son ombre,
Où goûter quelque repos ?...

Mais j'apperçois un asyle... Trop heureuse, si l'on veut m'y recevoir ! (*Elle frappe.*)

GEORGETTE, *toute en larmes.*

Oh ! frére Jacques ! je n'en puis plus.

PETIT-JACQUES.

Et moi, sœur, je suis tout en larmes.

SCÈNE VI.

THÉODINE, LES ENFANS *sous le berceau*, L'AUBERGISTE.

L'HÔTE, *sortant de l'auberge.* (*D'un ton dur.*)

Que demandez-vous ?

THÉODINE.

Je réclame de ta sensibilité un asyle pour cette nuit. Seule, sans appui, sans argent...

L'HÔTE.

Sans argent ! mauvaise antienne ! Je ne vas pas à la provision sans argent, moi. J'en suis fâché : mais il n'y a pas de lit pour vous.

THÉODINE.

Citoyen, au nom de l'humanité !...

L'HÔTE.

De l'humanité ! oh ! je suis aussi fort humain, moi : mais une femme seule & sans argent, sur une route, à st'heure-ci, vous conviendrez que ça ne suppose rien de bon. Les environs sont pleins de voleurs, & vous m'avez tout l'air de....

THÉODINE, *anéantie.*

Ah ! Dieu ! Dieu !

L'HÔTE.

Mais vous êtes mal tombée ici; croyez-moi, décampez promptement : car nous avons juſtement de la Gendarmerie qui n'entend pas raillerie ſur cet article-là. Profitez de l'avis; bon ſoir. (*Il rentre.*)

SCÈNE VII.

THÉODINE, LES ENFANS.

PETIT-JACQUES.

OH! le tigre!

GEORGETTE.

Le monſtre!

THÉODINE, *anéantie & s'appuyant.*

En eſt-ce aſſez? ô mon Dieu!

GEORGETTE, *ſe levant.*

Frère Jacques!

PETIT-JACQUES.

Ma ſœur!

GEORGETTE.

Si nous donnions à cette pauvre femme l'écu de ſix francs du Juge de Paix?

PETIT-JACQUES.

Oui, oui, ma ſœur; tu as raiſon : donnons-lui.

TOUS DEUX, *avec joie.*

Oui; donnons-lui, donnons-lui.

THÉODINE.

Que vois-je?

PETIT-JACQUES.

De pauvres malheureux qui n'ont pas le cœur auſſi dur que ce vilain homme-là. Nous t'avons entendu;

tu nous as fait pleurer, & nous venons t'offrir notre bourſe pour que ça nous ſoulage.

THÉODINE.

Moi, mes enfans, que je prenne !... que je vous prive de votre petite fortune !...

GEORGETTE.

Oui, Citoyenne ; prends, de grace ! C'eſt peu de choſe : mais nous te l'offrons de bon cœur.

(*Ils la forcent de prendre l'écu.*)

THÉODINE, *à part.*

Hélas ! mes enfans ſont de leur âge !...

GEORGETTE, *vivement.*

Tu as des enfans, Citoyenne ! ah ! nous l'avions deviné.

THÉODINE.

Mais vous, mes petits amis ! vous êtes bien jeunes pour courir ainſi le monde, ſans guide, ſans appui ! Vous n'avez donc plus de père ?

PETIT-JACQUES.

Hélas ! notre père eſt pauvre ! bien pauvre ! l'orage & les méchans lui ont tout enlevé.

THÉODINE, *avec intérêt.*

Et de mère ?

PETIT-JACQUES, *triſtement.*

Nous n'en ſçavons rien.

THÉODINE, *très émue.*

Comment ? vous !...

GEORGETTE.

Non ; notre mère eſt quelque part dans le monde : mais nous ignorons le lieu où elle eſt.

THÉODINE, *de même.*

Vous ignorez, dites-vous ?... Elle vous a donc quittés ?

PETIT-JACQUES, *attendri.*

Oh! ce n'eſt pas nous; c'eſt notre pére qu'elle a abandonné.

THÉODINE.

Votre père! Dieu! quel preſſentiment! comment ſe nomme votre père?

GEORGETTE.

Le connaîtrais-tu, Citoyenne? Ah! Jacques! ſi c'était!...

PETIT-JACQUES.

Il s'appelle Gervais.

THÉODINE, *douloureuſement.*

Je ne le connaîs pas.

GEORGETTE.

Il eſt de Sauzet-le-Froid. Mon frère s'appelle Petit-Jacques, & moi, Georgette, prête à te rendre ſervice.

THÉODINE, *de même.*

Ce ne ſont pas eux. Hélas! une illuſion trompeuſe!... Eloignons-nous; ces enfans me rappellent!.. Tâchons de retrouver des forces pour rejoindre ces infortunés.

PETIT-JACQUES.

Tu t'en vas, Citoyenne; mais à préſent, tu pourrais coucher dans l'auberge...

THÉODINE.

Moi, mes enfans! reparaître chez un homme injuſte & cruel!...

GEORGETTE.

Avant que de nous quitter, permets-nous, du moins... de t'embraſſer?

THÉODINE.

Ah! bien volontiers!

(*Ils ſe tiennent embraſſés tous trois pendant un inſtant.*)

Adieu! adieu! mes petits amis! puiffe le ciel vous rendre auffi heureux que vous le méritez!...

(*Elle s'éloigne, monte la montagne, se retourne souvent vers les enfans qui en font autant.*)

SCÈNE VIII.

PETIT-JACQUES, GEORGETTE, *& ensuite trois* VOLEURS, *dont un fait le guet.*

PETIT-JACQUES, *éploré.*

GEORGETTE!

GEORGETTE, *de même.*

Mon ami!

PETIT-JACQUES.

Tout mon cœur s'élance après elle.

GEORGETTE.

Et moi donc, frère Jacques! son baiser est là... Il n'en sortira jamais. (*Elle désigne son cœur.*)

Le premier VOLEUR, *brusquement.*

Ah! ah! qu'est-ce que vous faites donc là, vous autres?

GEORGETTE, *criant.*

Ah! mon Dieu! Citoyen! que vous m'avez fait peur!

Le second VOLEUR.

Peur! rassurez-vous, la petite; nous ne voulons pas vous faire de mal.

Le premier VOLEUR.

Et où allez-vous, comme ça, mes enfans?

GEORGETTE, *faisant la révérence.*

A Paris, Citoyen.

Le premier VOLEUR.

A Paris ! comme ça tout ſeuls !

PETIT-JACQUES.

Oui... tout ſeuls !

Le ſecond VOLEUR.

Vous n'avez donc point de parens dans le monde?

GEORGETTE.

Si fait, Citoyen ; tous les bons cœurs ſont nos parens.

Le premier VOLEUR.

Diable ! vous avez là une ſingulière famille.

Le ſecond VOLEUR.

Et vous n'avez point de métier ?

PETIT-JACQUES.

Si fait, Citoyen ; nous chantons & danſons la Montagnarde.

Le premier VOLEUR.

Ah ! voyons donc. Je ſuis curieux de voir danſer une bourrée d'Auvergne.

PETIT-JACQUES.

A toi, ma ſœur.

GEORGETTE.

Non, à toi le premier.

PETIT-JACQUES.

MONTAGNARDE.

EN revenant d'Auvergna, (*ter.*)
D'Auvergna, mon pays,
Paſſant par la Limagna, (*ter.*)
D'la Limagna à Paris :
Jouant di la mouzetta,
Chantant la candſonnetta,
Chantant la Montagnarda,
Danſant la Montagnarda,
Guai coco ! (4 *fois.*)

V'LA qui s'met en danſa,
Lou petit marmot;
Voyais donc com' danſa,
Lou petit marmot! (*ter.*)
Oh! oh!

GENTILLA Jouvencella (*ter.*)
Me dit: Mon p'tit ami,
Apprends-moi donc la danſa, (*ter.*)
La danſa d'ton pays.
Jouons di la mouzetta;
Chantons la Caudronnetta,
Chantons la Montagnarda,
Danſons la Montagnarda,
Guai coco! &c.
J'lis montris la danſa
Dou petit marmot;
J'lis fis voir la danſa
Dou petit marmot. (*ter.*)
Oh! oh!

VINT enſouita ouna vieilla, (*ter.*)
Ouna vieilla ſans dent,
Qui me dit à l'oreilla: (*ter.*)
Viens ça, viens, mon enfant;
Viens tôt, dans ma chambretta,
Jouer di la mouzetta,
Chanter la Montagnarda,
Danſer la Montagnarda,
Guai coco! &c.
Gn'ia pas pour vous de danſa
Dou petit marmot;
Vous n'aurais pas la danſa
Dou petit marmot. (*ter.*
Oh! oh!

Le premier VOLEUR.

Fort bien, mon garçon, fort bien. Comme un Ange, en vérité! Tiens, petite; voilà pour toi. (*Il lui donne de l'argent.*)

Le deuxième VOLEUR.

Tenez, mes enfans.

Le troisième VOLEUR.

Tenez encore.

GEORGETTE & PETIT-JACQUES.

Bien obligé, Citoyens.

Le premier VOLEUR *aux autres.*

Allons, mes amis; il est nuit tombée; entrons.

Le deuxième VOLEUR.

Au revoir, la jeune fille.

GEORGETTE.

Grand-merci, Citoyens. (*Les voleurs entrent dans l'auberge.*)

SCÈNE IX.

PETIT-JACQUES, GEORGETTE.

GEORGETTE.

FRÈRE Jacques!

PETIT-JACQUES.

Sœur Georgette!

GEORGETTE.

Ils sont ben honnêtes, ces Citoyens-là.

PETIT-JACQUES.

Et ben généreux! Voyons donc ce qu'ils nous ont donné.

GEORGETTE, *comptant.*

Un petit écu, deux pièces de vingt-quatre sols & une de douze, comben que ça fait?

PETIT-JACQUES.

Ça fait justement nos six francs revenus.

GEORGETTE.

Eh ben ! vois-tu, frère Jacques ? quand on fait du bien, le bon Dieu nous en récompense tout de suite.

PETIT-JACQUES.

Oh ! c'est bien vrai.

GEORGETTE.

Mais ce n'est pas comme les six francs du Juge de Paix, ça. Nous pouvons entrer dans l'auberge & souper.

PETIT-JACQUES.

Oh ! tiens ; depuis que j'ai vu ste chère femme qui pleure & qui a des enfans, ça m'a ôté l'appétit.

GEORGETTE.

Eh ben ! nous demanderons à coucher.

PETIT-JACQUES.

Eh ben ! frappe, sœur Georgette.

GEORGETTE.

Oh ! frappe toi-même ; ce vilain homme qu'est là, me fait peur.

(*Petit-Jacques frappe.*)

SCÈNE X.

LES MÊMES, L'HOTE & ensuite L'HOTESSE.

QUATUOR.

LES ENFANS.	L'HÔTE, *dans la maison.*
. . . .	Qui frappe ? qui frappe ?
OUVREZ ; deux petits Montagnards,	. . . .
	. . . .

Qui sont bien fatigués, bien las!
Pour la nuit demandent un gîte.
. . . .
Pour Dieu! ne nous refusez pas.
Pour Dieu! ne nous refusez pas.
Pauvres petits infortunés,
Par tout le monde abandonnés.
. . . .
Hélas!
. . . .
Hélas!

. . . .
(*L'Hôte sorti, les examine.*)
Tant pis pour vous! je n'en ai pas.
Croyez-moi, décampez bien vite;
Que l'on détale de ce pas.
. . . .
. . . .
Tant pis! mais je n'ai point de place.
Partez.
Partez.

L'HÔTESSE, *entrant.*

Quoi donc?

LES ENFANS.

De grace!

L'HÔTESSE.

Les renvoyer ainsi le soir!

PETIT-JACQUES.

Ma sœur Georgette; elle est si lasse!

L'HÔTESSE.

Ils occuperaient peu de place;
Pourquoi ne pas les recevoir?

LES ENFANS.

Dans quelque coin, un peu de place!
Voyez, voyez comme il fait noir!

L'HÔTE.

Non; je ne peux les recevoir.
Alerte! alerte!

LES ENFANS.

Eh! quoi! deux petits Auvergnats
Qui sont bien fatigués, bien las!

Pour la nuit demandent un gîte !...
Pour Dieu, ne nous refusez pas !

L'HÔTESSE.

Ces pauvres petits Auvergnats !
Ils sont gentils !... Pauvre petite !
Si jeune encor ! manquer de gîte !
Où veux-tu qu'ils portent leurs pas ?

L'HÔTE.

Tant pis pour vous ! je n'en ai pas.
Croyez-moi, décampez bien vîte ;
Que l'on détale de ce pas.

LES ENFANS.	L'HÔTESSE.	L'HÔTE.
Pour Dieu, ne nous refusez pas ! &c.	Ou veux-tu qu'ils portent leurs pas ? &c.	Que l'on détale de ce pas, &c.

L'HÔTESSE.

Mais, mon ami....

L'HÔTE.

Est-ce que j'ai des lits à leur donner ? Ne sçais-tu pas que ces voyageurs qui soupent, ont pris les trois qui restoient vacans ?

PETIT-JACQUES.

Ah ! c'est ben juste que ces trois Citoyens soient ben couchés.

L'HÔTE.

Est-ce que vous les connaissez ?

GEORGETTE.

Un peu, Citoyen. Oh ! ce sont de bien honnêtes gens.

L'HÔTESSE.

Eh ben ! est ce que tu ne peux pas mettre ces enfans quéque part ? Du moins, qu'ils ne couchent pas à la belle étoile ! Eh ! mort de ma vie ! quand on est bon Républicain, on doit être humain & hospitalier.

GEORGETTE.

Oh mon Dieu ! Citoyenne, un peu de paille, ça ſera encore trop bon pour nous.

L'HÔTESSE.

Eh ! mais, ſans doute. Eſt-ce qu'ils ne dormiront pas bien dans la grange, voyons ? Ils s'étendront là ſur des bottes de paille. Pardi ! à leur âge !...

L'HÔTE.

A la bonne heure, s'ils veulent coucher là...

PETIT-JACQUES.

Oh mon Dieu ! oui ; ma ſœur Georgette & moi, nous ſommes habitués à tout.

L'HÔTESSE.

Ah ! vous êtes frère & ſœur ! Ils ſont gentils au poſſible. Allons ; venez ſouper, mes enfans ; & puis vous irez dormir.

GEORGETTE.

Oh ! nous ne ſoupons pas, Citoyenne.

L'HÔTESSE.

Non ? en ce cas, ſuivez-moi ; je vais vous ouvrir la porte de la grange.

GEORGETTE.

Ah ! c'eſt bien de la bonté.

L'HÔTE.

Et moi, je vais achever de ſouper. (*Il rentre.*) (*L'hôteſſe les conduit à la grange, ouvre la porte avec une clef qui eſt à un trouſſeau qu'elle a à ſa ceinture, & la referme à la clef.*)

L'HÔTESSE.

Allons ; dormez bien, mes petits amis. Demain matin je viendrai vous réveiller.

PETIT-JACQUES, *dans la grange.*

Vous avez bien de la bonté, Citoyenne.

GEORGETTE.

Frère Jacques & moi, nous prierons bien le bon Dieu pour vous.

(*L'Orange & la Rose paraissent sur la montagne.*)

L'HÔTESSE, *rentrant.*

Ces petits enfans ! c'eût été un meurtre de les laisser comme ça sans asyle pendant la nuit.

SCÈNE XI.

DUO.

AVANÇONS en silence ;
L'instant, l'instant s'avance.
Voici bien le local !
Avançons en silence ; (*bis.*)
Mais crainte d'imprudence,
Attendons le signal.

Premier VOLEUR.	Deuxième VOLEUR.
A bien conduisons l'aventure ;	A bien conduisons l'aventure.
La grange en feu va, je le croi,	
Dans tous les cœurs porter l'effroi.	
	On crie ! on court à la mazure.
Tandis que nous gagnons pays,	
Pendant ce temps, nos bons amis,	
D'une main sûre,	
Font main basse dans le logis.	
Pendant ce temps, &c.	Pendant ce temps, &c.
Avançons en silence, &c.	Avançons en silence, &c.

(*On frappe trois coups dans la main en dedans.*)

	Deuxième VOLEUR.
Voici le signal ; alerte !	*Allant ouvrir la fenêtre de la grange.*
Il faut répondre aussi-tôt.	

(*Il frappe trois coups ensuite ; il ouvre sa lanterne, allume un paquet d'étoupes qu'il jette dans la grange.*)

J'apperçois déjà la flamme.
On frappe trois nouveaux coups ;
La grange entiere s'enflamme ;
Partons, partons ; sauvons-nous.
(Ils se sauvent.)

Voici la fenêtre ouverte ;
Tout va brûler comme il faut ;
J'apperçois déjà la flamme.
La grange entiere s'enflamme,
La grange entière s'enflamme ;
Partons, partons ; sauvons-nous.

SCÈNE XII.

TOUS LES ACTEURS, *que d'abord on ne voit pas.*

CHŒUR.

Premier VOLEUR *dans la maison.*

AU feu ! au feu !

Deuxième VOLEUR *dans la maison,*

Au feu ! au feu !

PETIT-JACQUES, *dans la grange.*

Ma sœur ! ma sœur ! la grange en feu !...

Les deux VOLEURS *dans la maison.*

Au feu ! au feu !

PETIT-JACQUES & GEORGETTE *dans la grange.*

Dieu ! quelle flamme dévorante !

TOUS, *dans la maison.*

Au feu ! au feu !

PETIT-JACQUES & GEORGETTE *dans la grange.*

Par où sortir ?
O mon Dieu ! nous allons périr !

Le premier & deuxième VOLEURS, *fuyant, chargés.*

Tandis qu'ils sont dans l'épouvante,
Sauvons-nous ! sauvons-nous !
Au feu !

TOUS, *dans la maison.*

Au feu !

PETIT-JACQUES & GEORGETTE *dans la grange.*

Par où sortir !
O mon Dieu ! nous allons périr !

L'HÔTESSE, *dans la maison.*

Les scélérats ! je suis perdue !

PETIT-JACQUES, *montant sur le toît.*

Viens par ici, suis-moi, ma sœur.

TOUS, *dans la maison.*

Au voleur ! au voleur ! au voleur !

(*On entend un coup de pistolet.*)

Premier GENDARME *dans la maison.*

Il est mort !

GEORGETTE.

O Dieu ! l'on se tue !

(*Petit-Jacques emporte sa sœur à travers les flammes.*)

L'HÔTE, *paraissant.*

Tout est en feu ! Que vois-je ! ah ! malheureux !

(*Tout le monde entre.*)

Arrêtez-les !

LES ENFANS.

Qui ? nous ?

L'HÔTE.

Oui ; ce ſont eux !...

De ces brigands ils chantaient la louange.

LES ENFANS.

Ils nous avaient donné ſix francs.

L'HÔTE.

Juſtement, pour brûler ma grange.

Les trois GENDARMES.

Le fait eſt clair !

LES ENFANS.

Nous ſommes innocents !

Les trois GENDARMES.

En priſon ! en priſon !

L'HÔTE & L'HÔTESSE.

Oui ; j'en aurai vengeance.

TOUS.

En priſon ! en priſon !

LES ENFANS.

Où nous conduiſez-vous ?

TOUS.

A Sauzet, ſous de bons verroux.

(Les enfans frémiſſent à ce nom & ſe jettent aux genoux des Gendarmes.)

La toile tombe.

Fin du ſecond Acte.





ACTE III.

Le Théâtre comme au premier Acte.

SCÈNE PREMIÈRE.

(Petit jour.)

LE JUGE DE PAIX *seul.*

AIR.

O Providence ! (*bis.*)
Que tes décrets sont surprenans !
Faibles mortels ! adorons en silence
La main qui venge l'innocence,
La main qui punit les méchans.

Quel jour délicieux s'apprête !
Hier, nous étions dans les pleurs ;
Aujourd'hui, c'est un jour de fête,
Et le plaisir va régner dans nos cœurs.
O Providence, &c.

SCÈNE II.

LE JUGE DE PAIX, Dame JEANNE.

LE JUGE DE PAIX.

AH ! te voilà de retour, Dame Jeanne !

Dame JEANNE.

Oui, Citoyen.

LE

LE JUGE DE PAIX.

Eh bien! Gervais?

Dame JEANNE.

V'là qui me suit. Dame! j'ai été obligée d'attendre; n'y avait personne de levé dans la maison; & puis, c'est d'un loin! Oh! je suis ben lasse!

LE JUGE DE PAIX.

Vas te reposer, ma bonne amie.

Dame JEANNE, *fausse sortie.*

C'est qu'à mon âge on n'est plus si alerte. (*Revenant.*) Quoique ça, Citoyen, tiens, j'aimerais encore mieux sçavoir de quoi qui retourne.

LE JUGE DE PAIX.

Comment?

Dame JEANNE.

Oh! oui; ce voyageur qu'est venu ste nuit, à qui tu as cédé ton lit, & puis, ste conversation à part, & puis, ce message. Oh! tiens, m'est avis que ce Citoyen-là n'est pas chez nous pour rien.

LE JUGE DE PAIX.

J'apperçois Gervais, laisse-nous, Dame Jeanne.

Dame JEANNE.

Ben volontiers, Citoyen; mais je dis: tôt ou tard, faudra ben que je le sçache. Au revoir, Gervais; d'la joie, papa. Le diable n'est pas toujours à la porte d'un pauvre homme. J'ai mes raisons pour te dire ça; dis que Dame Jeanne n'est qu'une bavarde, si... Enfin, suffit à bon entendeur. Salut.

(*Elle sort.*)

SCÈNE III.

LE JUGE DE PAIX, GERVAIS.

GERVAIS.

JE me rends à ton invitation, mon ami, encore tout étonné & ne comprenant rien aux discours, sans suite, de ta Gouvernante.

LE JUGE DE PAIX.

Elle a raison, mon vertueux ami ; le calme succède à l'orage, & j'espère que tu connaîtras encore le bonheur.

GERVAIS.

Le bonheur !

LE JUGE DE PAIX.

Oui, mon ami ; tu n'as plus à craindre l'indigence. Un homme... qui ne fut pas toujours juste, mais qui n'est pas un méchant, te propose une fortune.

GERVAIS.

Une fortune ! à moi ! eh ! que m'importent les richesses, si je suis privé de ma femme & de mes enfans !

LE JUGE DE PAIX.

Tes enfans ne peuvent pas être bien éloignés ; on les retrouvera aisément. Quant à Théodine...

GERVAIS.

Tu en as des nouvelles ! ah ! parle ! parle ! ô mon Sauveur ! où est elle ? dans quels lieux ?...

LE JUGE DE PAIX.

Je l'ignore encore : mais elle respire ; elle....

GERVAIS.

Elle existe ! ô ma chère Théodine !... Mais peut-elle n'être pas coupable ?

LE JUGE DE PAIX.

Rassure-toi ; ton épouse est vertueuse. Elle est innocente ; elle cherche son époux.

GERVAIS.

Innocente ! ô mon Dieu ! tu m'as donc tout rendu ! Mais elle me cherche, dis-tu ? Tout le monde ignore le lieu de ma retraite ; il faut que je parte, que je parte sur le champ, que je me rende à Clermont....

LE JUGE DE PAIX.

Ton asyle est connu. Après bien des recherches infructueuses, l'homme dont je t'ai parlé, Rosambel...

GERVAIS, *avec un cri.*

Rosambel ! Dieu ! le ravisseur de Théodine ! & il ose me proposer pour prix du déshonneur dont il a couvert mes cheveux blancs !...

LE JUGE DE PAIX.

Calme-toi, mon ami.

DUO.

LE JUGE DE PAIX.	GERVAIS.
SA faute fit quatre victimes.	LE monstre, pour prix de ses crimes,
. . . .	
Mais dévoré par les remords,	Ose encor m'offrir ses trésors.
Rosambel déteste ses crimes.	De son forfait, tristes victimes,
Il est dévoré de remords.	Il nous fait souffrir mille morts.
MODÉREZ, calmez le transport	. . . .
Où votre cœur s'abandonne ;	. . . .
Faites un généreux effort.	. . . .
Le ciel ordonne	. . . .
Qu'on pardonne ;	Lui pardonner ! non, non, jamais
Oubliez son crime à jamais.	Lui pardonner ! &c.
. . . .	Non, non, jamais, non, jamais.
SA faute fit, &c.	LE monstre, &c.

LE JUGE DE PAIX.

Ecoute-moi ; Rosambel est coupable, sans doute : mais, peut-être, n'est-il pas indigne de pardon. Il voyageait quand il vit Théodine. Un malheureux, attaché à son service, homme sans foi, sans probité, comme sans honneur, l'entraîna dans un précipice affreux. Théodine fut enlevée ; elle résista. Rosambel n'était pas corrompu. Son valet-de-chambre eut ordre de la reconduire dans le lieu de sa naissance ; le monstre la remit dans les mains d'un de ses anciens maîtres qui partait pour les Isles ; & repassa à son service.

GERVAIS.

Oh! le scélérat !

LE JUGE DE PAIX.

Rosambel, surpris de la disparution de son domestique, apprit ces détails. Il te chercha à Clermont & ne te trouva plus ; & c'est par un de ces évènemens, que la Providence permet quelquefois, qu'il a découvert en même temps, & le lieu de ta retraite, & le retour de Théodine. Elle n'avait de secours à attendre que du ciel, & ce fut lui qui la sauva. Le vaisseau, sur lequel elle était, fit naufrage. Tout le monde périt. Jettée sur les bords d'une Isle déserte, elle fut rendue à la vie : elle y vécut de racines jusqu'à l'instant où un vaisseau la reçut & la ramena en France. Rosambel apprit ces détails à Bordeaux ; il apprit qu'elle était partie pour te rejoindre, & tu ne tarderas pas, sans doute, à la revoir.

GERVAIS.

Malheureuse Théodine !

LE JUGE DE PAIX.

Rosambel a fait partir, cette nuit, trois hommes de confiance, avec ordre de chercher Théodine & tes enfans ; il ne sera tranquille que quand il vous

verra réunis ; que tu lui auras pardonné & qu'il t'aura remis dans l'état d'aisance dans lequel tu étais né.

GERVAIS.

Non ! qu'il garde ses richesses !.... Je sens qu'il n'est pas aussi coupable....

LE JUGE DE PAIX.

Eh bien ! refuserais-tu de lui pardonner ?...

GERVAIS. *Rosambel paraît & écoute.*

Ah ! si je retrouve tout ce qui peut me faire aimer la vie ; si je me vois encore le plus fortuné des époux, le plus heureux des pères, peut-il rester dans mon cœur une place pour la haine ?

SCÈNE IV.

LES MÊMES ; ROSAMBEL.

ROSAMBEL *s'avançant.*

HOMME généreux !...

GERVAIS *recule en frémissant.*

(*Après une pause, il tend les bras à Rosambel, pendant la ritournelle du Trio.*)

TRIO.

ROSAMBEL.	GERVAIS.	LE JUGE DE PAIX.
Théodine vous fut ravie.	Si d'une compagne chérie,	Que ta puissance est infinie ! ô Dieu !
Le monstre qui sçut m'égarer,	Le crime a pu me séparer,	. . . .
[illegible] les malheurs de votre vie.	Votre remord fait que j'oublie	. . . .
		. . . .
C'est à moi de les réparer	L'erreur qui sçut vous égarer.	Ta bonté va tout réparer.
A vos yeux bientôt	. . . .	. . . .
[illegible] reparaîtra	. . . .	. . . .

	Quel doux instant !	
Mais souffrez que je vous destine Un sort heureux, un sort brillant.		
	Non ; mes enfans & Théodine suffisent seuls....	
Ah ! souffrez que je vous destine Un sort heureux, un sort brillant.	Si je retrouve Théodine, Mon destin sera trop brillant.	O doux instant ! O mon Dieu ! fais que Théodine Ici reparaisse à l'instant.
Théodine vous fut ravie, &c.	Si d'une compagne, &c.	Que ta puissance, &c.

SCÈNE V.

LES MÊMES, Dame JEANNE, Un HOMME *de confiance de Rosambel.*

Dame JEANNE.

CITOYEN ! Citoyen ! v'là tout plein de Gendarmerie qui arrive à Sauzet & qui amène des voleurs. On dit qu'il y en a qui demandent à vous parler.

LE JUGE DE PAIX.

A moi !

Dame JEANNE.

Dame ! v'là ce qu'on m'a dit.

ROSAMBEL.

Déjà de retour, Dubois ! aurais tu retrouvé Petit-Jacques & Georgette ?

DUBOIS.

Non, Citoyen ; nous avons été forcés de revenir sur nos pas. Quand nous avons été à trois lieues

d'ici, nous avons entendu tirer quelques coups de pistolets dans le bois, un peu sur la gauche de la grande route. Nous nous y sommes portés sur le champ & nous avons vu un Gendarme qui se défendait comme un lion contre trois scélérats. Nous avons fait sauter la cervelle à l'un d'eux; nous nous sommes emparés des deux autres, & nous les avons amenés à Sauzet.

ROSAMBEL.

Tu as bien fait, mon ami. Dans une semblable occasion, chacun doit force à la Loi.

DUBOIS.

Ils étaient charges d'effets, d'argenterie. Il paraît qu'ils ont quelque retraite aux environs & qu'ils y tiennent ménage; car nous en avons repris encore un autre qui fuyait avec une femme, & les Cavaliers que précédait celui que nous avons sauvé de la fureur de ces assassins, ont arrêté, dit-on, jusqu'à des enfans.

GERVAIS, *troublé.*

Des enfans!

DUBOIS.

Tenez, tenez; en voilà qu'on vous amène.

SCÈNE VI.

LES MÊMES; UN GENDARME, PETIT-JACQUES, GEORGETTE, L'AUBERGISTE.

(*Les deux Enfans avancent, liés & tenus par les Gendarmes.*)

Dame JEANNE, *avec un cri.*

PETIT-JACQUES!

LE JUGE DE PAIX, *idem.*

Georgette!

GERVAIS, *douloureusement.*

Mes enfans !

ROSAMBEL.

Ciel !

GEORGETTE.

Je me meurs ! (*Elle se cache le visage de ses mains.*)

PETIT-JACQUES, *se cachant aussi.*

O mon Dieu !

L'AUBERGISTE, *montrant Gervais.*

Citoyen Gendarme, arrêtez cet homme-là.

ROSAMBEL.

L'arrêter ! de quel droit ?...

L'AUBERGISTE.

C'est le père de ces drôles-là ; il doit être le complice des voleurs.

GERVAIS.

Et vous accusez mes enfans !

LES ENFANS.

O mon père !

LE JUGE DE PAIX.

Ils ne sont pas coupables.

Dame JEANNE.

Non ; ils ne le sont pas.

LE GENDARME.

Ils ont été trouvés en flagrant délit.

LES ENFANS.

Nous !

L'AUBERGISTE.

Vous-même.

GEORGETTE.

Le bon Dieu connaît notre innocence.

L'AUBERGISTE.

Ils ont mis le feu à ma grange.

TOUS.

Le feu !

L'AUBERGISTE.

Oui ; le feu. Ils ont été payés pour cela.

LE JUGE DE PAIX.

Cela n'eſt pas.

L'AUBERGISTE.

Cela eſt ; ils l'ont avoué.

TOUS.

Avoué !

LE GENDARME.

Oui, Citoyens, devant moi !

GERVAIS.

O terre ! engloutis-moi ! mes enfans ! mes enfans !

GEORGETTE.

Tout le monde nous accuſe !

PETIT-JACQUES.

Hélas ! bien loin d'avoir mis le feu à la grange, nous avons manqué d'être conſumés nous-mêmes par les flammes.

ROSAMBEL.

Un inſtant. Ils ont reçu de l'argent, dites-vous ; vous les avez fouillé, ſans doute ! Combien leur avez-vous trouvé ?

LE GENDARME.

Six francs !

LE JUGE DE PAIX, *vivement.*

Six francs ! c'eſt moi qui les leur ai donné. Ainſi, vous voyez....

GEORGETTE.

Non, Citoyen ; ce ne ſont pas tes ſix francs. Nous ne les avions plus.

L'AUBERGISTE.

Vous entendez !

ROSAMBEL.

Eh ! qu'en aviez-vous fait ?

PETIT-JACQUES.

Hélas ! nous aurions voulu ne jamais nous en défaire. Nous étions décidés à ne pas ſouper pour le garder encore pendant toute la nuit : mais....

ROMANCE.

UNE malheureuſe étrangère,
Vers nous porte ſes pas tremblants ;
Elle était pauvre, elle était mère ;
Elle avait perdu ſes enfans.
Pour elle pitié nous anime ;
Notre argent paſſe dans ſa main....
Citoyens, eſt ce donc un crime
De donner aux pauvres du pain ?

ROSAMBEL.

Enſuite.

GEORGETTE.

Dame ! nous n'avions plus rien. Trois inconnus ſe préſentent, nous interrogent ; nous leur diſons que nous chantons la Montagnarde pour gagner notre vie, & ils nous diſent de chanter.

MÊME AIR.

LE ſouvenir de notre mère
Qui ſe retraçait à nos yeux ;
La douleur de quitter un père,
Tout ça n'nous rendait pas joyeux ;
Mais l'eſpoir du gain nous anime :
Nous chantons, nous ſautons ſoudain....
Citoyens, eſt-ce donc un crime
De chanter pour avoir du pain ?

PETIT-JACQUES.

Ah ! ſœur ! ſœur ! le bon Dieu a pitié de nous. Le voilà ; c'eſt lui ; c'eſt un de ceux qui nous ont donné ſix francs.

SCÈNE VII.

LES MÊMES ; Premier VOLEUR, deux autres GENDARMES, THEODINE.

GEORGETTE, *se jettant aux genoux du premier Voleur.*

OUI ! c'est lui. Ah ! Monsieur le Voleur ; soyez honnête-homme. Dites si c'est nous qui avons mis le feu à la grange.

PETIT-JACQUES, *appercevant Théodine.*

Et cette pauvre femme, à qui nous avons donné notre argent !

ROSAMBEL.

Que vois-je ?

GERVAIS.

Dieu ! Théodine !

THÉODINE.

Solanges ! je me meurs !

PETIT-JACQUES.

Quoi ! c'est là notre mère !

GEORGETTE.

Ah ! mon cœur me l'avait bien dit. (*Ils se précipitent sur elle.*)

LE JUGE DE PAIX.

Quel enchaînement de circonstances !...

LE VOLEUR.

Je dois á la vérité de déclarer que nous ne connaissons ces enfans que pour les avoir rencontré à quelques lieues d'ici, & leur avoir donné six francs. Quant à cette femme, je l'ai trouvée dans ces montagnes, épuisée de lassitude ; je l'ai forcé à me suivre. J'ai été pris avec elle ; mais je ne la connais nullement : voilà tout ce que je puis dire pour l'instant.

Si l'on veut me promettre la vie, je donnerai des renseignemens pour faire arrêter toute ma troupe.

PETIT-JACQUES.

Je le sçavais bien, moi, que nous n'étions pas coupables.

GERVAIS.

Epouse infortunée!

THÉODINE.

O mon ami! par quel évènement te retrouvé-je?...

GERVAIS.

Tu sçauras tout. Embrasse nos enfans!

THÉODINE.

Eux qui m'ont si généreusement secourue. (*Elle les embrasse.*) Ah! leurs noms trompaient ma crédulité: mais mon cœur ne me trompait pas.

ROSAMBEL, *qui a parlé bas à l'Aubergiste.*

Sois tranquille, Citoyen; il paraît que tout a été repris: mais dans tous les cas, tu ne perdras rien, & le dommage sera réparé.

L'AUBERGISTE.

Ah! Citoyen; que je suis fâché!...

ROSAMBEL.

Vas.

Dame JEANNE.

Je suis toute ébaubie, moi.

(*Les Gendarmes sortent avec le Voleur & l'Aubergiste.*)

SCÈNE VIII & *dernière.*

LES MÊMES, *excepté le Gendarme, le Voleur & l'Aubergiste.*

THÉODINE.

OH! Solanges! si tu sçavais les malheurs!...

GERVAIS.

Je les connais, femme infortunée....

THEODINE.

Tu les connais! Eh! qui aurait pu t'en inſtruire?...

GERVAIS.

Lui, Roſambel.

THÉODINE.

Roſambel! Dieu! ce monſtre!

ROSAMBEL.

Accablez-moi des noms les plus odieux; je les merite. J'ai fait les malheurs de votre vie: mais quand vous ſerez mieux inſtruite, peut-être m'accorderez-vous quelque pitié. Vous ſçaurez que j'ai ſçu reſpecter la vertu, que j'ai cru vous rendre à votre époux; que j'ai été indignement trahi. Je m'en punirai. Mon bonheur ſerait de paſſer mes jours avec vous, d'être heureux de votre joie... Eh bien! je vous fuirai; je ne mérite pas de reſpirer l'air pur que reſpire la vertu. — Acceptez la moitié de ma fortune....

GERVAIS.

Non, jamais!..

ROSAMBEL.

Je l'exige. En voici l'acte que je dépoſe entre les mains de ce reſpectable Magiſtrat du Peuple. Adieu! adieu! couple vertueux & malheureux par moi! Adieu! intéreſſantes créatures dont j'ai empoiſonné les premiers ans! Vous ne me verrez plus. Plaignez-moi... mais ne me haïſſez pas.

GEORGETTE, *pleurant.*

Ah! ma mère! empêche ce digne homme de nous quitter; ce n'eſt pas un méchant!...

PETIT-JACQUES.

Oh! non; il ne l'eſt pas. Qu'il reſte avec nous; c'eſt la première grace....

Dame JEANNE.

Eh ! mon Dieu ! v'la t'y pas q'jen pleure, moi !

THÉODINE.

Rosambel, je crois à vos remords ; je crois que le vice est étranger à votre âme...

LE JUGE DE PAIX.

Ah ! je puis garantir, & la pureté de ses intentions & son repentir.

GERVAIS.

Il y a long temps qu'il est pardonné.

ROSAMBEL.

N'importe ; je dois partir.

CHŒUR.

RESTEZ, restez ; soyez de la famille.

ROSAMBEL.

Moi ! qui causai tous vos malheurs !

CHŒUR.

A nos yeux un nouveau jour brille ;
Il a tari la source de nos pleurs.

ROSAMBEL.

Craignez, craignez que ma présence
Ne trouble encore vos beaux jours.

THÉODINE, GERVAIS.

Dans la paix & dans l'innocence,
Nous en verrons finir le cours.

GERVAIS.

Si vous causâtes mes allarmes,
Vous les dissipez en ce jour.
Que l'amitié sèche mes larmes,
De compagnie avec l'Amour.

CHŒUR.

Si l'Amour fit couler { vos / nos } larmes,
L'Amour les essuie en ce jour.
Restez, restez, soyez de la famille.
A nos yeux un nouveau jour brille ;
Il a tari la source de nos pleurs.

ROSAMBEL.

Moi ! je serais de la famille !...

A mes yeux un nouveau jour brille ;
Il a tari la source de mes pleurs.

PETIT-JACQUES, GEORGETTE.

Tous les matins, Petit-Jacques & Georgette
Iront cueillir la fleur des champs ;
Rose, muscade & simple violette ;
Voilà voilà tous leurs présents.

GEORGETTE.

Puis, tous les soirs, leste & gaillarde,
Pour vous amuser sous l'ormeau,
Je danserai la Montagnarde ...

(*Ritournelle. Les Enfans font quelques pas en dansant.*)

PETIT-JACQUES.

Moi, je chanterai guai coco!

ROSAMBEL.

Enfans charmans ! tendres époux !
Oui ! Rosambel reste avec vous.

CHŒUR.

Je sens, je sens que { ma / sa } présence
{ Nous / Me } prépare ici de beaux jours,
Dans la paix & dans l'innocence,
Nous en verrons finir le cours.

VAUDEVILLE.

ROSAMBEL.

HEUREUX habitans des Montagnes,
Chez vous règne la Liberté.
En tout temps elle eut pour compagnes
L'Innocence & la Vérité. (*bis.*)
Ici, le soleil, sans nuages,
Chaque jour frappe vos regards.
A vos pieds voyez les orages
Et restez toujours Montagnards. (*bis.*)

LE JUGE DE PAIX.

Ce fut sur la Montagne antique
Que naquit l'homme libre & fier ;
C'est de la Montagne helvétique

Que Tell pulvérisa Gesler ; (*bis.*)
Que dans la plaine les esclaves
Rampent aux genoux des Césars.
Pour nous, sans maîtres, sans entraves,
Nous serons toujours Montagnards. (*bis.*)

THÉODINE.

Berlin, Londre, Vienne & l'Espagne
Prétendaient nous remettre aux fers :
Mais du sommet de la Montagne,
Un Dieu planait sur l'Univers ! (*bis.*)
Par sa fermeté, sa prudence,
Malgré leurs bataillons épars,
La Montagne a sauvé la France.
Gloire immortelle aux Montagnards ! (*bis.*)

GERVAIS.

De la Montagne inébranlable,
Le plus terrible des volcans
A frappé la foule coupable
Des satellites des tyrans. (*bis.*)
La foudre a terrassé le crime ;
Il ne souille plus nos regards,
Et depuis ce moment sublime,
Tous les Français sont Montagnards. (*bis.*)

JEANNE.

Y en a ben q'la crainte accompagne,
Qui n'sont pas ferm' su leux jarrets ;
Is voulont gravir la Montagne,
Et r'tombont toujours dans l'marais. (*bis.*)
C'n'est pas là leû route ordinaire ;
I' sont trop sujets aux écarts ;
I z'ont beau dire, i z'ont beau faire,
Ils ne s'ront jamais Montagnards. (*bis.*)

LES DEUX PETITS ENFANS.

Sur la Montagne, dès l'enfance,
Nous en conservons la fierté ;
Nous brûlons, avec tout' la France,
De l'amour de la Liberté. (*bis.*)
Puiss' notre première campagne
Etre agréable à vos regards !
Vous êtes tous de la Montagne ;
Accueillez les P'tits Montagnards. (*bis.*)

FIN.